252

Cac
FRC
5205

PROCÈS-VERBAL

DE CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DE LA PAIX CONTINENTALE,

A Lyon, le 30 nivôse, an six de la République.

Conformément à l'arrêté de l'Administration centrale du département du Rhône, en date du 14 nivôse an VI, qui fixe au décadi 30 de ce mois, les réjouissances publiques, à l'occasion de la paix continentale, le Bureau central du canton de Lyon, de concert avec les trois Administrations municipales, en ayant disposé, par son arrêté du 27 dudit mois, les préparatifs, dont les frais ont été acquittés par le produit d'une collecte volontaire, et se chargeant d'en surveiller l'exécution; toutes les autorités civiles et militaires, tous les corps judiciaires, les professeurs de l'école centrale du département, les membres de l'école d'économie rurale vétérinaire, tous les fonctionnaires publics, l'état-major de la place, dans lequel s'est trouvé le général de brigade *Leclerc*, commandant une division de chas-

M2W 9263

seurs à cheval de l'armée d'Angleterre, les Administrations municipales des cantons de Vaise et la Croix-rousse, d'après l'invitation qui leur en a été respectivement faite, se sont réunis cejourd'hui 30 nivôse, à dix heures du matin, dans le lieu ordinaire des séances de l'Administration centrale, pour prendre une part active à la fête, et présider aux réjouissances publiques.

Au milieu de la place de la Liberté, s'élevait un monument analogue à la circonstance, et dont le Bureau central avait indiqué le programme et l'allégorie, par son arrêté précité : conçu par l'artiste Chinard, membre de l'institut national de Paris, et du conservatoire des arts à Lyon, il avait été exécuté par ses soins. On a applaudi à la célérité et à la précision de cette exécution ; et l'on a reconnu dans la conception du plan, l'empreinte ordinaire de l'imagination de l'artiste.

On voyait un fort de forme octogone, représentant la République française ceinte par l'Océan, le Rhin, la Manche et la Méditerranée, figurés par quatre statues colossales. Sur les faces principales sont inscrits les noms des braves armées qui, par leur dévouement et par leur courage, ont donné la paix à la France, et ont ainsi bien mérité de la patrie et de l'humanité. Sur les pourtours de la partie circulaire qui couronne le fort, est placé un grand nombre de guerriers se tenant étroitement par la main, et représentant les départemens de la République, qui, par ce faisceau de forces, de sentimens et de volontés, défendent la commune patrie, et assurent le triomphe de ses armes. Le monument est surmonté d'un tombeau antique, formé des abus de tout genre que présentait le gouvernement de la monarchie, et dans lequel la liberté se trouvait ensevelie. Le Peuple français,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

sous l'emblème ingénieux et vrai d'un Hercule, aidé du génie tutélaire de la France, travaille au renversement des abus ; il appesantit sa redoutable massue sur l'affreux monument des préjugés et du crime ; le tombeau s'écroule, et la Liberté, écartant les ruines qui l'entravent, s'élance rayonnante de gloire, et présente au Peuple l'olivier chéri de la paix. Les travaux d'Hercule sont les fameuses journées, par chacune desquelles la liberté et la philosophie ont marqué leurs progrès. Aux quatre parties latérales de la place, s'élèvent aussi quatre petits forts allégoriques, représentant les puissances coalisées contre la République. Dans le cours de la journée, et par l'exécution d'un feu d'artifice ingénieusement préparé, leur ruine ou leur soumission simulera le triomphe de la République française, et rappellera la réalité de sa gloire et de la dignité de ses armes.

Un peuple immense, respirant la joie que causait l'objet de la fête qui se préparait, remplissait les avenues de la place, sur laquelle la force armée, composant la garnison, était rangée en ordre de bataille, et dans la plus grande tenue. Le cortége s'étant formé dans la maison commune, s'est rendu en ordre auprès du monument ; et dans la double enceinte des soldats et des citoyens, le général de brigade REY, commandant à Lyon, a prononcé un discours fort de principes et de choses, et renfermant l'expression énergique des sentimens purs et vertueux de l'ami de sa patrie, de l'ami constant du gouvernement républicain, de l'ami des hommes. Le Général, faisant sentir les avantages attachés, pour toutes les classes de la société, à une paix glorieuse pour la République, devait être écouté dans le silence du recueillement, et inspirer, dans le sentiment de l'objet de la fête, les transports de

l'enthousiasme : cette attente n'a pas été trompée. La musique militaire a ensuite exécuté brillamment différens airs civiques, dont les sons rappellent des idées trop chères pour ne pas procurer toujours des jouissances nouvelles.

Pendant cet intervalle, le cortége rentre dans la grande salle de la maison commune ; un concours nombreux l'y accompagne ou le précède. C'est là que les artistes des deux théâtres réunis, exécutent divers morceaux de musique, des cantates, des duos, des chœurs, de la composition du citoyen Coignet, amateur, et membre du conservatoire des arts à Lyon ; c'est là que de nouveaux Tyrtées chantent les avantages, les douceurs, les bienfaits de la paix, et les louanges des héros qui l'ont achetée par tant de sacrifices, comme aux brillantes fêtes de *Morven*, Ossian et ses bardes chantaient les héros de Fingal, les fils des braves, l'indépendance et la victoire.

Le citoyen Coignet dirige, anime, conduit lui-même le nombreux orchestre. Parmi les instrumens qui le composent, on distingue agréablement le hautbois du citoyen Sallentin, dont les sons doux et variés, frappent harmonieusement la voûte de la salle, et réagissent sur les sens. Cet artiste célèbre, membre du conservatoire de musique à Paris, avait fait la veille, à l'Administration, l'hommage de ses talens pour concourir à l'embellissement de la cérémonie, et l'Administration l'avait accepté avec reconnaissance.

C'était ainsi qu'on préludait à de nouvelles jouissances, lorsque le citoyen Carret, l'un des membres de l'Administration centrale, s'élance sur l'estrade préparée, et va faire succéder aux chants des Amphions, les accens mâles des Démosthènes. La présence de l'orateur, le sentiment du sujet de

son discours, commandent le silence, l'attention et l'intérêt. Le citoyen Carret, déployant tout l'éclat de l'art oratoire, ces mouvemens d'éloquence, cette facilité de déclamation qui lui est si naturelle, et qui trouvait dans la circonstance une si heureuse application, a fait sentir vivement les avantages qui résultent, pour le Peuple français, d'une paix dictée par lui aux nations continentales. Il a peint le Gouvernement actuel ne transigeant jamais avec les principes républicains qui forment la base de la constitution, conciliant les intérêts de l'humanité avec les mesures nécessaires à la sûreté politique et la stricte exécution des lois, élançant nos cohortes victorieuses sur les côtes d'une nation perfide pour punir enfin les crimes dont elle est couverte, et rétablir l'indépendance des mers; il a montré ce même Gouvernement travaillant avec succès et sans relâche, dans l'intérieur, à la régénération des mœurs publiques, et par des institutions sages, à la gloire et à la prospérité de l'Etat. L'orateur a payé aux généreux défenseurs de la République, un juste tribut d'admiration et de gratitude; il a surtout fixé l'attention et la reconnaissance des Français sur le héros de l'Italie, destiné, par le génie de la liberté, à humilier le gouvernement anglais, qui depuis long-temps en est l'ennemi, et à être, à son égard, le glorieux instrument de la vengeance des nations. Il était si doux d'acquitter cette dette sentimentale envers ces héros, qui, par l'effet de leurs armes, ont fait sourire l'humanité éplorée, et ont acquis, au prix de leur sang, cette paix désirée, qui fait briller aux regards de tous, l'aurore consolante du bonheur! Le citoyen Carret sait parler à l'esprit et au cœur; et son discours, interrompu à plusieurs reprises, est couvert d'applaudissemens et d'acclamations.

Des symphonies, des chants civiques prolongent encore l'émotion que l'orateur vient de faire naître.

Cependant, deux orchestres placés dans la cour du bâtiment Saint-Pierre, sur la place de la Liberté, font retentir les airs de leurs accords, et provoquent à la danse; la foule se précipite où l'appellent de nouveaux plaisirs; on voit se former spontanément plusieurs groupes de jeunes personnes, présidés par la décence et la gaieté; les danses se composent, se varient, se multiplient; et l'œil attendri de l'observateur contemple avec délices le spectacle touchant et animé des jouissances publiques, de l'oubli des peines de la vie, du bonheur..... On en trouve le gage dans l'objet de la fête, et cette assurance l'embellit.

Les jeux, les danses se continuaient encore, d'aimables airs se répétaient sous les portiques, une douce ivresse partait du cœur, et animait toutes les physionomies, lorsque les ténèbres de la nuit, dissimulées en partie par de brillantes illuminations, sont venues annoncer la prochaine exécution du feu d'artifice: soudain la place de la Liberté est couverte d'une foule innombrable; on entend le murmure, les cris même de la joie, et le feu d'artifice commence; il présente aux yeux et à l'imagination, ces caractères d'allégorie: un *dragon* s'élance, et portant le feu à la portion d'artifice posée sur la partie supérieure du monument représentant la France, il fait allusion à l'expression de ce besoin, à cette inspiration qui donna naissance à la révolution française, et produisit ces élans de sentiment et de génie qui rapprochèrent l'homme de la dignité de son être, et anéantirent ce code d'abus qui fatiguaient son existence civile; tout-à-coup cette situation es

troublée par des *fusées* qui partent des forts ennemis, et viennent s'éteindre au pied du grand monument; ce fort intermédiaire reste un moment dans l'attitude immobile d'une puissance sentie ; mais bientôt il répond à l'attaque toujours poursuivie; et par une explosion vive et générale, il fait cesser le feu des petits forts, qui se perdent dans l'obscurité; au même instant, une illumination artificielle se manifeste, et désigne la pacification continentale; des guirlandes de fleurs et de verdure enchaînent les diverses puissances simulées, par les liens symboliques de l'harmonie, du commerce et de l'amitié.

Les salves bruyantes d'artillerie, et les sons argentins des cloches qui avaient indiqué, la veille, et pendant le cours de cette journée, la célébration de la fête, en annoncent aussi la fin ; elle est terminée par une illumination publique et générale dans toute l'étendue du canton ; l'éclat de la lumière fait transparaître, sur la façade de la Maison-commune, cette inscription : « Aux » invincibles soldats des armées françaises, la » Commune de Lyon reconnaissante. » Le sentiment qu'elle exprime pourrait aussi se lire dans tous les cœurs.

La voix de la nature, les douces émotions de l'ame, ont fait les frais de la fête, en répandant sur toutes ses dispositions, le caractère de la majesté et la teinte du plaisir. Les mères, les amantes, les épouses, ont trouvé dans son objet, un terme aux inquiétudes, aux alarmes du sentiment. Puissent tous les citoyens, sincèrement attachés au gouvernement républicain, qui, par la conclusion de la paix continentale, vient de r'ouvrir avec gloire tous les canaux de l'industrie et de la prospérité, y trouver aussi de nouveaux motifs d'union,

d'intelligence, d'amour réciproque, et d'harmonie sociale.

Le bon ordre, la tranquillité qui ont régné pendant toute la journée, les élans du peuple, sa joie pure et vraie, ont montré que cette paix si précieuse est la bienfaisante Astrée.

Fille de l'harmonie et mère des plaisirs.

Elle éloigne la discorde, les dissentions, les combats; elle mène à sa suite, le travail, l'abondance et le bonheur; elle promet aux citoyens de Lyon, sous l'abri d'un gouvernement consolidé, juste et vigoureux, la splendeur de leur commerce, de leurs manufactures, la vivification de leur industrie appliquée à l'utilité publique ..... C'est ce que tous les cœurs ont senti bien vivement; aussi l'expression d'une douce alégresse répandue sur tous les visages, les communications de l'amitié, les tendres épanchemens de la confiance, les transports d'une brillante espérance, la riante image du bonheur qui se montrait dans une perspective rapprochée, tous ces sentimens divers qui se confondaient dans l'intérêt général, dans la prospérité de la République, ont imprimé à cette fête, si intéressante par son objet, le cachet de la décence et de la dignité, en multipliant les jouissances: le cœur conservera encore les sensations délicieuses que le motif de la fête a fait naître, lors même que ses dispositions seront effacées du souvenir .....

L'ADMINISTRATION CENTRALE, après avoir assisté, avec tous les fonctionnaires publics en corps, à l'exécution du feu d'artifice dont il est parlé plus haut, est rentrée dans le lieu ordinaire de ses séances, et a rédigé le présent procès-verbal, qui sera transmis au ministre de l'intérieur, et dont elle a arrêté l'impression et la publication,

ainsi que celle des discours prononcés par le général de brigade REY, commandant à Lyon, et le citoyen CARRET, administrateur du Département.

Fait en Département, à Lyon, les jour et an susdit.

Signé PHILIPON cadet, faisant les fonctions de Président ; BOUVIÉ, BOCHAGE, CARRET et ALLEMAND, Administrateurs ; PAUL CAYRE, Commissaire du Directoire exécutif ; et TEILLARD, Secrétaire en chef.

Certifié conforme :

TEILLARD, Secrétaire en chef.

DISCOURS

Prononcé par le général de brigade REY, à l'occasion de la fête de la paix continentale.

CAMARADES,

Au milieu du bruit des armes et des préparatifs guerriers, lorsque les phalanges républicaines, animées d'une nouvelle ardeur, allaient, sous les auspices de la victoire, cueillir de nouveaux lauriers, et donner à la patrie de nouveaux gages de leur dévouement et de leur amour, le doux nom de la paix s'est fait entendre !..... Que vos cœurs se livrent à l'alégresse que doit faire éclater un si beau jour, jouissez, braves guerriers défenseurs intrépides de la patrie et de la liberté, jouissez du fruit de vos longs travaux et de vos

victoires, et souvenez-vous que l'évènement heureux que nous célébrons, est aussi le triomphe de la journée à jamais mémorable du 18 fructidor.

La République, après avoir forcé tour-à-tour à la paix ses nombreux ennemis, a fait aussi déposer les armes à celui qui s'était montré comme le plus redoutable, s'il peut être un ennemi redoutable pour des républicains français; la République, reconnue et respectée par toutes les puissances, agrandie et consolidée par ses victoires, et par la force de ses armes, fortifiée par l'alliance et la reconnaissance de plusieurs peuples qu'elle a rendus libres, sort enfin triomphante de la longue lutte du despotisme contre la liberté.

Ce terme si glorieux de ses combats contre les ennemis du dehors, sera aussi celui des atteintes que lui ont portées sans cesse dans l'intérieur, de ennemis mille fois plus odieux, puisque, enfans dénaturés, ils voulaient plonger le poignard parricide dans le sein de leur mère: mais s'il paraissait encore de ces hommes, ou plutôt de ces monstres, qui, pendant que l'Europe entière reconnaît la République en l'admirant, osassent la méconnaître et l'attaquer, qu'ils tremblent! nous ne connaissons plus d'autres ennemis qu'eux et le perfide gouvernement anglais qui les soudoie, et leur mort est assurée.

Voilà les ennemis qui nous restent à combattre; nous ne déposerons les armes que quand ils ne seront plus, et ce temps n'est pas éloigné. Bientôt cette ancienne et orgueilleuse rivale de la France, se courbera devant la majesté de la République; bientôt son odieux Gouvernement sera puni de tous les maux qu'il nous a faits: l'heure de la vengeance a sonné, et Carthage sera détruite. Vous vous en réjouirez, vous surtout, citoyens de Lyon,

habitans d'une commune importante, objet éternel de sa jalousie, et qu'elle eût désiré voir ensevelie sous ses cendres et ses ruines. Faites donc éclater les transports de votre joie dans la fête de l'heureux évènement qui va rendre à vos manufactures et à votre commerce, leur ancien éclat tout entier, et qui leur assure encore, par l'humiliation certaine de l'Angleterre, un degré de prospérité auquel ils n'auront jamais atteint.

Mais évitez, comme le plus grand des malheurs, tout ce qui pourrait vous faire perdre ou atténuer le fruit des victoires de nos invincibles armées, comme de la sagesse et de l'énergie de nos gouvernans : montrez un attachement sincère à ce Gouvernement qui nous assure à tous le bonheur par une paix glorieuse : vouez à l'opprobre et à l'exécration publique, livrez à toute la rigueur des lois, si vous savez qu'il en existe encore au milieu de vous, ces hommes que je viens de vous signaler, qui ont souillé votre commune par leurs nombreux assassinats, ceux qui ont cherché à vous égarer par le délire du fanatisme et de la royauté, enfin tous les conspirateurs contre la République et contre votre bonheur.

Ce ne ne sera que par cette conduite franche et vraiment patriotique, que vous parviendrez à étouffer les germes de division qui pourraient être encore cachés dans votre sein. Ce ne sera que par un amour bien prononcé pour le Gouvernement, par votre empressement à seconder toutes ses mesures, que vous assurerez la prospérité de votre commerce et votre bonheur, et que vous montrerez à toute la République que vous êtes les vrais enfans de la grande nation.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Signé REY.

DISCOURS

Prononcé par le citoyen CARRET, *membre de l'Administration centrale du Département du Rhône, à l'occasion de la fête de la paix continentale.*

CITOYENS,

Enfin, le vœu des amis de l'humanité s'est accompli ! la voix de la paix retentit dans tous les cœurs, et le génie de la guerre fuit devant l'allégresse publique. Combien il est heureux pour nous d'être appelés à offrir à nos concitoyens, le tableau esquissé des puissans motifs et des précieux avantages qui doivent la rendre éclatante et durable !...

La paix continentale vient d'acquérir, par le traité conclu avec l'Empereur, tout le complément dont elle était susceptible dans les circonstances ; et le temps est arrivé sans doute, où l'Europe va faire succéder au spectacle désastreux qu'elle donne depuis plusieurs années, un spectacle vraiment digne du genre humain, et de son auteur.

Les ennemis de la France succombent ; ses armées sont triomphantes, ses généraux ont atteint au faîte de la gloire ; ses soldats ont fourni des héros ; et la victoire et la révolution, en

s'associant, pour ainsi dire, en multipliant au dehors leurs trophées pompeux, ont forcé l'univers de les trouver dignes l'une de l'autre, ont subjugué son admiration.

Les ennemis de la France succombent : eh ! pouvaient-ils ne pas succomber ? Ils opposaient l'esprit de routine à l'esprit de la révolution ; une politique désunie, à l'unité politique ; la lenteur des plus froids calculs, à l'essor des plus fortes passions : ils opposaient une simple guerre ordinaire, forte, peut-être, de la discipline et du courage, à une guerre soutenue par toute la puissance de la liberté. C'en est fait de cette coalition ménaçante qui, sous le masque du désintéressement, cachait la plus fausse ambition, qui n'arborait l'étendard de la justice, que pour la violer plus impunément. Elle n'armait, disait-elle, que pour rétablir l'empire de la morale publique, que pour nous sauver de nos propres excès. Mais était-ce en nous dépouillant qu'elle pouvait être notre médiatrice ? Etait-ce en assouvissant de vieux projets de haine et de conquête, qu'elle voulait nous enseigner la justice et la modération? C'en est fait ; cette coalition a reçu des lois de qui elle croyait follement avoir moins à les redouter : heureuse encore dans sa chute de se les voir imposées par la magnanimité d'un peuple libre!

C'est bien vainement, Citoyens, que nous entreprendrions de peindre, soit en masse, soit en détail, le sublime assemblage de vertus et de talens que la nation française a présenté, depuis le commencement de la révolution, dans ses faits militaires et politiques. L'art d'écrire est insuffisant : l'imagination frappée d'étonnement se voit

toujours au dessous de la grandeur d'un tel sujet. Quelle nation présenta jamais dans un moindre laps de temps, et avec des moyens si peu préparés, plus de grands hommes, de grandes actions, de victoires accumulées, de difficultés vaincues? Quelle nation eut plus d'ennemis conjurés contre elle, et fut plus inflexible dans son courage? Quelle nation fut plus travaillée de divisions intestines, et se guida plus constamment au dehors par l'amour de la patrie? Quelle nation enfin, combattit avec plus de succès, et traita avec plus de sagesse? Ah! que l'on cesse de nous exalter les hauts faits des Grecs et des Romains. Les Français sont aussi des modèles!..... Encore, si le plus grand mérite est toujours là où se trouve la plus grande difficulté vaincue, la postérité ne balancera pas dans le choix de ceux qu'elle aura à se proposer.....

L'esprit de liberté, l'héroïsme, l'amour de la patrie, et toutes les vertus qui en découlent, étaient comme innées dans les Grecs et dans les Romains; elles étaient encore leur lait, leur nourriture première; elles constituaient leur état habituel, leur etat physique, moral et politique. L'on peut donc, sous cet aspect, leur disputer le mérite de la difficulté vaincue, puisque ces vertus leur étaient d'autant plus faciles, qu'elles dérivaient de leur manière d'être. Or, les Français ont ce mérite dans toute sa plénitude: ces vertus ont été pour eux l'effet d'une inspiration soudaine, l'effet de leur volonté spontanée. Ces vertus, créées par la révolution, ne datent que du moment qui l'a vue naître, et déjà ils en ont usé comme si elles eussent été leur propriété de tous les temps. Les généraux de la révolution n'ont point été, ainsi que ceux de la Grèce et

de Rome, l'ouvrage de l'expérience, d'une nécessité politique et locale ; mais, nés pour être des héros, ils se sont montrés tels d'un seul jour. Les armées de la révolution, de même que celles de ces villes renommées, n'ont point appris l'art de la guerre par la méthode lente des siècles, par une indispensable continuité d'actions guerrières, actions mêlées de succès et de revers ; mais elles ont vaincu du premier choc, et ont vaincu incessamment.

O prodiges de notre liberté ! la France semble avoir rassemblé sur elle toute l'illustration des peuples et des temps. Soyez célébrés, passage des Thermopyles, batailles de Marathon et de Platée ; soyez célébrés, triomphateurs de l'antiquité, et vous aussi, grands capitaines de l'ancienne France : la nouvelle France ne comptera pas avec vous, ni avec les poëtes et les historiens qui ont embelli les fastes de votre gloire : énumérer et détailler la sienne, ce serait l'affaiblir ; une seule pensée, peut-être, doit servir à en exprimer les miracles : elle s'est formée en peu, d'un amas de triomphes qu'offre à peine l'étendue des siècles ; et lorsque l'Europe fléchit sous l'empire d'une telle supériorité, et lui rend hommage, il se pourrait qu'il y eût des Français qui se refusassent à partager tant d'éclat ! il se pourrait que le cri de l'égoïsme et le fanatisme de l'opinion étouffassent dans leur cœur le cri de la patrie, le sentiment d'un noble orgueil ! Loin de nous à jamais cette idée. Pour être homme de parti, et pour être blessé dans son intérêt, l'on n'est pas tout-à-fait insensible à la vérité, et à l'honneur de son pays.

Cependant, quoique ce soit le propre d'une révolution fondée sur la liberté et l'enthousiasme,

de produire les grandes choses que la France a faites comme en masse, nous ne saurions être trop convaincus que nous devons l'excellente direction, et le suprême essor de la nôtre, au génie du Gouvernement actuel. Centre des lumières de l'état, il lui rend, comme en les épurant, toutes les émanations qu'il en reçoit. Il est la flamme, la vie, la substance nationale : et comme le soleil qui se régénère en régénérant sans cesse le principe de son existence ; *les élémens* de la nature ; il se régénère en régénérant sans cesse le principe de son existence, *les élémens de la République.*

Ce Gouvernement ne méritera pas, sans doute, le reproche fait à la plupart de ceux des républiques anciennes. Il n'a pas ambitionné la liberté pour en jouir à l'exclusion de tout autre. C'est autant pour faire régner les lois et la vertu, que pour sa défense légitime, qu'il a pris les armes. Ennemi de la tyrannie, il a volé au secours des peuples asservis, il a prodigué ses richesses et ses ressources pour les affranchir, pour être, non leur dominateur, mais leur protecteur, pour les associer à sa félicité. Assez et trop long-temps, des chefs inspirés par nos ennemis mêmes, avaient affecté de nous faire confondre le triomphe de leurs factions, avec le triomphe réel de la nation ; avaient prétendu, en se refusant à toute paix partielle, nous rendre heureux en nous rendant la terreur du monde ; il était temps que des chefs prudens, désintéressés et bienfaisans, missent un terme à une erreur si funeste ; il était temps, lorsque la France perdait abondamment la vie par toutes ses veines, qu'ils en arrêtassent habilement l'effusion, et qu'ils empêchassent d'assassiner l'humanité,

sous

sous le faux ptétexte de la guérir. Voulaient-ils notre bonheur, ceux qui ne le cherchaient qu'au sein du carnage, dans des ruines, dans la poussière des tombeaux ; ceux qui, en disciples de Néron, auraient désiré que le genre humain n'eût qu'une tête, pour avoir la jouissance de la faire tomber ; ceux qui, toujours ardens et furieux pour asseoir leur épouvantable domination, pour affermir leur sceptre de boue, voulaient nous faire répandre tout notre sang, et nous rendre comptables à l'univers de celui des nations ?

C'est notre gouvernement actuel qui a secondé constamment l'opinion nationale dans ce système politique de paix partielle qui amène nécessairement la paix générale : c'est lui qui par cette modération plus puissante que la puissance même, a rompu les liens de la conjuration coalisée, a brisé le faisceau d'armes dont elle voulait écraser la France. Avec les grandes ressources qu'il pouvait encore employer, avec une politique plus ambitieuse, plus éloignée de la vraie grandeur, il ne se fût pas borné à repousser les chaînes qu'on lui préparait ; il pouvait, disons-le en un mot, se faire, comme la république romaine, la tête du monde entier. Mais, par une sorte d'abdication volontaire, il a préféré à la souveraineté de la conquête, la souveraineté de la protection : politique, d'autant plus admirable, qu'elle fait aimer l'empire qu'elle impose.

Le gouvernement n'a pas moins signalé sa sagesse dans sa politique intérieure, que dans sa politique extérieure. Le neuf Thermidor, il relève la République ; le dix-huit Fructidor, il l'affermit audedans et audehors de l'état ; et foudroyant, pour ainsi dire, de son génie, ce royalisme qui, toujours vaincu, ne se croit jamais qu'abattu ; il

acquitte par un seul coup, la patrie envers les armées; il ôte à l'ennemi son espérance en une guerre civile; il rend le repos à la terre désolée. En effet, séparons-nous pour un moment du dix-huit Fructidor, arrachons-le, s'il est possible, à notre souvenir, admettons qu'il n'existe pas, et considérons dans cette hypothèse, et d'un œil rapide, le sort présumé de l'Europe, de l'état, et de nos armées. . . .

L'empereur, fort de la lutte intérieure du royalisme avec la République, se soustrait, sous un prétexte quelconque, à l'exécution des préliminaires de Leoben, et fort encore des nouvelles ressources qu'il aurait acquises pendant la durée des négociations, recommence la guerre; l'Italie et l'Allemagne sont de nouveau ravagées, et l'humanité répand de plus cruelles larmes. Tous les ennemis de la France, enhardis par ses divisions intestines, renouent la conjuration; l'Angleterre triomphe, et fière des désastres du continent, se croit sûre de l'empire des mers, et de toutes les sources du commerce. Ce n'est pas tout: les factions qui déchirent la France, en r'ouvrent toutes les plaies à peine cicatrisées, et la plongent dans un état de faiblesse, tel qu'il ne lui laisse d'autre extrémité que de devenir une proie facile, ou de s'abymer dans ses propres succès. Et au milieu de ces extrémités, quel est donc encore le sort des armées? Sans le 18 fructidor, rien n'est fini pour elles; elles sont dans la cruelle alternative, ou de recommencer leurs innombrables travaux, ou d'en perdre les fruits; de detourner à jamais les regards de leur ingrate et malheureuse patrie, ou de ne la voir qu'avec une douloureuse fureur. Quoi! lorsqu'après avoir reculé les bornes de la gloire et assis les fonde-

mens de la République sur les ruines de la tyrannie, lorsqu'après avoir conquis la liberté pour les nations étrangères, les armées françaises s'attendent à trouver dans leur retraite, dans le sein de leur patrie, et un doux repos, et toutes les ressources capables de réparer l'épuisement de tant de guerriers qui succombent sous le poids de leurs lauriers ; quoi ! si le 18 fructidor n'existe pas, il faut qu'elles conquièrent leur propre pays, qu'elles tournent leurs armes, encore trempées du sang de leurs ennemis, contre des frères traîtres et ingrats, qu'elles jettent des voiles funèbres sur leurs trophées ! il faut qu'elles voient des champs de carnage, des théâtres de guerre civile, au lieu de ces champs jonchés de fleurs, de ces arcs de triomphe, de ces couronnes civiques qui devaient leur être préparées, qu'elles avaient achetées par tant de sacrifices ! Quoi ! il faut qu'elles donnent ou reçoivent la mort, là où elles ne voulaient que rivaliser de dévouement pour leur patrie ! quoi enfin, il faut qu'elles ouvrent de nouveaux tombeaux à la liberté, lorsqu'elles croient n'avoir plus qu'à jouir de ses bienfaits ! O hypothèse épouvantable ! ô jours imaginaires ! disparaissez, disparaissez devant le grand jour de bienfaisance, devant le 18 fructidor : laissez-nous reposer notre ame effrayée de tout le mal que vous nous avez fait concevoir, sur tout le bien réel qu'il a fait, et en particulier sur le héros qui l'a devancé dans la profondeur de son intelligence, et l'a si habilement mis à profit pour notre bonheur et celui de l'Europe.

Si le Gouvernement fut digne du général ; quel général fut plus digne du Gouvernement ? L'imagination embrasse vainement l'univers et ce qu'il offre de plus grand dans l'humanité pour

chercher son modèle : toute comparaison, en appréciant les flatteries des historiens et les exagérations des poëtes, paraissent insuffisantes et défectueuses. Notre héros n'est point l'invention du génie, n'est point formé à l'imitation d'aucun autre ; mais il est un être réel, un modèle nouveau qui tient tout de lui-même, et est tout par lui-même ; qui fut favorisé de la nature et de la fortune, et qui s'éleva au dessus d'elles. Aussi pour le présenter avec l'ensemble des qualités qui lui sont propres, peut-être faut-il procéder comme cet ancien artiste qui forma son chef-d'œuvre de beautés choisies parmi les plus rares beautés..... On ne doit pas peindre Bonaparte d'après un Miltiade, un Thémistocle, un Cimon, un Périclès, un Phocion, un Epaminondas, un Alexandre, un Cincinnatus, un Brennus, un Annibal, un Scipion, un César, parmi les anciens ; d'après un Turenne, un Eugène, un Malboroug, un Catinat, un Villars, un Fréderic, parmi les modernes : mais on doit le peindre d'après tout le beau de ces grands hommes, ou plutôt on ne doit peindre que Bonaparte, dont les défauts sont encore un problème.

En effet, soit que nous le considérions comme guerrier, soit que nous le considérions comme homme d'état et comme philosophe, nous reconnaissons que c'est un héros aussi estimable, qu'admirable, qui a su éviter, par son génie, les écueils contre lesquels se sont abattus la plupart des héros qui l'ont précédé. Placé par la révolution, ce n'est point à l'exemple et sous les auspices de grands maîtres dans l'art de la guerre, que Bonaparte se forme ; ce n'est point par degrés qu'il s'élève ; il se met tout d'un coup à sa place, à la première, et se précipite pour ainsi dire dans la gloire.

Jusques à lui les invasions des Français en Italie, marquées quelquefois par des succès, avaient le plus souvent tourné à leur désavantage : un préjugé même s'était établi, que cette contrée serait à jamais leur tombeau ; et Bonaparte fait de cette Italie le théâtre immortel de sa réputation et de celle des armées françaises. N'apprécions pas les obstacles qu'il a surmontés ; ils sont innombrables : du point qu'il occupait, il devait avoir l'œil sur l'Europe entière ; elle était toute contre lui, comme il était seul contre elle. Ne calculons pas ses victoires, elles ont rempli tous les instans de sa carrière italique, et cette suite de batailles dont il est sorti victorieux, ne ressemble guére qu'à une course triomphale et merveilleuse, quoiqu'elle lui ait été vaillamment disputée par les plus fameux généraux ennemis. L'histoire présente de grands capitaines qui vivront à jamais dans la mémoire des hommes ; mais certes elle n'en présente aucun qui unisse aussi étroitement son nom à l'immortalité, que Bonaparte, qui comme lui ait joui d'une fortune constante, grande et pure. Eh ! que l'on ne s'y trompe pas ! nous n'entendons pas ici par fortune, ce bonheur aveugle qui favorise l'homme digne ou indigne qu'il s'est choisi ; mais cette fortune qui s'acquiert par un grand talent, se soutient par un grand caractère et s'affermit par une grande vertu.....

Bonaparte est né pour la victoire, mais il ne néglige rien pour l'obtenir ; il n'a point la faiblesse de mesurer les difficultés, il veut les vaincre, et il se dit que les miracles sont faits pour qui veut fermement la mort ou le succès. Pour lui, comme pour Epaminondas, *il n'y a qu'un seul bon augure, c'est de combattre pour la patrie.* Persuadé que le grand homme est moins celui qui est exempt de

défauts, que celui qui les dompte; il n'a point point la vanité de s'écrier au milieu de sa carrière, de même qu'Alexandre aux Athéniens, *qu'il m'en coûte, Français, pour être loué de vous!* Il cherche le soutien de son courage dans sa propre vertu.

A Athènes, la jalousie divisa Aristide et Thémistocle, Cimon et Périclès : Bonaparte, trop magnanime pour craindre de partager ses succès, proclame le premier ceux de ses frères d'armes, et est toujours prêt à la reconnaissance pour celui d'entre eux qui saura être plus utile que lui-même. Consultons-nous les récits des batailles, les rapports qu'il fait au Gouvernement, les lettres particulières qu'il écrit? nous y voyons les témoignages francs et réitérés de sa haute estime pour les illustres compagnons de ses travaux, pour les généraux *Berthier, Augereau, Massena, Joubert, Serrurier, Victor, Bernadote, Leclerc, Lasne*, et tant d'autres dignes d'être nommés; et telle est sa modestie, que la gloire même qui lui est purement personnelle, y paraît encore la propriété de tous. Jamais l'on n'a raconté avec plus de simplicité ses actions, et relevé avec plus de recherches celles d'autrui. A l'entendre, tout est dû à la valeur des soldats, à l'intelligence des officiers, et le génie du Général en chef se cache avec tant de soins dans ses récits, qu'on dirait que c'est malgré lui qu'il se fait sentir dans les actions qui en sont l'objet.....

Bonaparte est né pour la victoire, mais il ne néglige rien pour l'obtenir. Quel conquérant se conduisit mieux en homme d'état, et avec plus de sagesse? Tournant habilement à son avantage l'esprit de liberté qui règne parmi les peuples qu'il conquiert, il se fait d'abord leur ami, leur protecteur, leur législateur; il ennoblit et dirige les vues de leur patriotisme. Plus généreux que Brennus,

qui fit le sac de Rome, et mérita d'être vaincu par Camille, il ne souille pas sa carrière d'un sang inutile; au contraire, plein de répugnance pour les maux qui, malheureusement, sont trop inséparables de la guerre, il respecte les arts, les savans, la religion, la vie des hommes, ses ennemis mêmes, quand ils ressemblent à un Wurmser. Les malheureux trouvent en lui un défenseur qui s'est souvenu, dans bien des occasions, des paroles sublimes de l'orateur romain à César : « Il n'y a » rien de plus grand dans ta fortune, que de » pouvoir conserver la vie à une foule d'hommes » et rien de plus grand dans ton ame, que de le » vouloir. » Bonaparte répand ou affermit cet esprit de clémence dans le cœur de ses frères d'armes, qui, pour être soldats familiarisés avec les horreurs des combats, n'en sont pas moins Français, et Français républicains.

Toutes ses opérations sont conçues avec génie, et sont exécutées avec une rapidité et une intrépidité qui ne se déconcertent et ne se ralentissent jamais. Après la bataille de Cannes, Annibal, le plus rusé des capitaines, médite la prise de Rome lorsqu'il fallait y voler, et Rome reste debout. Annibal succombe, et s'attire le reproche qui lui fut fait, *de savoir vaincre, et de ne pas savoir user de la victoire.* Bonaparte, sans hésiter, voit tout ce qu'il faut faire, et si la délibération n'est pas nécessaire, il le fait sans délibérer; parce qu'il sait que dans tout projet extraordinaire, le temps que l'on emploie à concevoir, fait manquer le temps d'exécuter. Les voluptés de Capoue ne troublent aucunement son ame; la magnificence des Darius de l'Italie ne surprend pas davantage son admiration; il court à son but, et en héros et en sage, sans se livrer aux distractions de l'homme : environné

d'intrigues, il en perce l'obscurité, il en rompt l'unité. En prêtant l'oreille aux insinuations des uns, il fait des propositions aux autres, élève et abaisse tour-à-tour, et divise, non pour écraser, mais pour se défendre et triompher. Enfin, le choix des lieux, où il doit porter ses coups, l'embarrasse peu; et s'il ne marche point sur Rome, c'est qu'il doit marcher sur Vienne. En effet, c'est par cette dernière détermination qu'il a dû décider du sort de l'Italie, de la puissance de la République, et de l'Europe; c'est par elle surtout, et les préliminaires de paix qu'elle a fait naître, que Bonaparte a développé toute la grandeur de son caractere.....

Plein de l'esprit de la République, des Conseils et du Gouvernement, autorisé par leur confiance dont il dispose et qu'il a si bien acquise, Bonaparte, premier juge peut-être de nos moyens politiques et militaires, puisqu'il agissait sur le point important et décisif où ils se trouvaient pour ainsi dire concentrés et en opposition avec ceux de l'ennemi; Bonaparte, supérieur à Alexandre, qui ne sut pas s'arrêter dans son vol rapide et orgueilleux, se prescrit lui-même des limites qu'il pouvait avancer sans mesure; Bonaparte, vainqueur tout-puissant, désire la paix qu'il peut commander. A l'instant où rien n'est douteux pour sa haute destinée, mais où tout est incertain pour la triste humanité, il signe magnanimement des préliminaires de paix qu'il conclut ensuite en savant négociateur. Ah! combien on doit louer en lui ce vertueux sacrifice fait au repos de la terre! Il est si peu de guerriers qui en aient été capables! il en est si peu qui aient préféré au ministère des combats, le ministère de bienfaiteur de leur pays! Et il en est tant au contraire qui ont pris les champs de bataille pour les seuls champs de l'héroïsme!

Sans doute, vaincre ou mourir pour sa patrie, est d'un héros; mais assurer la paix aux peuples, est d'un Dieu. Bonaparte ne s'y est pas trompé. Le vulgaire peut persister à ne voir l'homme puissant que dans l'homme qui s'entoure de ruines; Bonaparte ne le voit que dans celui qui joint à la couronne civique du conquérant, celle du pacificateur. Que manque-t-il en effet à tous ses avantages, si ce n'est de préférer à l'ambition de les accroître, la science de les conserver! La paix ne peut être un écueil que pour le général qui n'est que guerrier.....

O toi qui donnes un si beau spectacle au monde, et un si bel exemple aux puissances de la terre! ô toi dont l'ame est identifiée avec celle des conseils et des guides suprêmes de la République! ô Bonaparte! tu peus prétendre à une gloire immense. Déjà conquérant, homme d'état et philosophe, tu vas être l'arbitre et le restaurateur de l'Europe, après en avoir été le vainqueur. Sois donc à jamais l'ornement des beaux jours de notre liberté; que toutes ses taches disparaissent à ton aspect, comme des vapeurs malfaisantes devant un air salutaire; éclate au milieu de la révolution, ainsi que la lumière au sein de la tempête. Continue à honorer les lettres et les arts, la saine politique et la vraie morale. Tu es au dessus de l'adversité et de la calomnie, car l'homme vraiment grand ne peut être abaissé; et ta modération, un des plus beaux traits de ton caractère, étouffera toujours l'envie qui voudrait se hasarder. Périclès et César abusèrent de leurs talens souverains pour séduire leur patrie, et toi, tu les emploies pour la sauver; tu évites les regards et les applaudissemens avec autant de soins qu'ils les recherchèrent avec ardeur: où serait donc, avec

ce parfait désintéressement, la nécessité de t'armer de cette divine maxime, « qu'il faut s'attendre » à l'ingratitude des hommes, et leur faire du » bien ? » Non, non, plus heureux que le grand Scipion, et plus digne de l'être, puisque tu ne traînes point d'esclaves au char de tes triomphes, tu ne réclameras point le Capitole pour rappeler tes services immortels ; et la République, plus reconnaissante, plus juste que la république romaine, s'enorgueillira toujours de tes vertus, te montrera sans cesse à ses détracteurs, en disant, voilà Bonaparte, voilà l'homme qu'elle a produit. Cependant, tu n'as pas rempli tout ton mérite, il te reste encore une palme à joindre au faisceau de tes lauriers ; et cette palme, il faut l'arracher à l'Angleterre, à cette superbe puissance qui pèse avec tant de hauteur sur les mers, qui travaille d'une manière si funeste, aux malheurs du continent, qui aide d'une manière si perfide à la subversion de notre liberté. En renversant la tyrannie qu'elle prétend imposer au monde entier, tu seras son libérateur, et l'homme de l'univers.

Après avoir donné à notre admiration, Citoyens, tout l'essor dont nous sommes capables, tout l'essor que lui imprime l'aspect des temps, des hommes et des choses que nous essayons de décrire ; écoutons pour un moment, d'une oreille sensible, la voix touchante de l'humanité, qui nous presse de compter avec elle comme nous avons compté avec la gloire. Leurs calculs ne sont que trop différens ! C'est pour avoir profondément senti cette différence, que tant de héros ont pleuré sur leurs victoires, et n'ont pu se consoler de la nécessité de vaincre. La grande nation pourrait-elle voir d'un œil sec et froid les sacrifices de tout genre qu'elle a faits pour devenir la puissance des puissances ?

En considérant ce que lui coûtent la victoire et la paix, elle saura mieux les conserver, elle en sentira mieux le prix, elle en jouira mieux, elle en fera un usage plus profitable, et pour elle, et pour les nations qu'elle s'est associées. Pour elle : la gloire et l'humanité ne doivent pas être étrangères ; et si son juste orgueil est satisfait, sa juste sensibilité doit l'être également. Laissons, laissons donc l'humanité répandre des larmes sur cette chaîne de désastres, de misères et de calamités que la guerre traîne par-tout où elle porte ses pas ; laissons-lui tous ses droits à la plainte ; nos lauriers cueillis à travers des torrens de sang, lui coûtent assez cher ; lui disputer ses gémissemens, serait une véritable ingratitude envers la patrie et ses défenseurs, serait un insigne outrage envers la nature elle-même. L'on peut être grand, et n'être pas insensible à l'image de la destruction. . . .

Attachons des idées solides à nos succès ; ne les séparons pas du prix immense par lequel nous les avons acquis ; et pour célébrer en ce beau jour cette paix que nous proclamons comme le gage certain de la paix générale, employons une allégresse sentie, les vraies manifestations du cœur. Loin de nous cette joie des barbares qui repoussent le cri de la nature, qui ne composent point avec lui, et qui l'insultent jusque dans leurs fêtes. Que notre joie soit embellie des profondes émotions du sentiment ; cette joie ne s'exprime point sans larmes. . . . Ah ! oui, célébrons avec éclat nos triomphes et nos invincibles armes ; soyons glorieux d'avoir vaincu nos ennemis et d'avoir changé la face du monde ; mais que ce soit avec le caractère des belles ames, avec la noble pitié qui appartient au véritable héroïsme. Ne rassasions

jamais notre vue de nos travaux immortels ; mais fixons aussi des regards d'attendrissement et de reconnaissance sur la patrie, dont le dévouement commande à notre sensibilité. Ne les détournons jamais de ces guerriers respectables qui, couverts de cicatrices, dédaignent celles que le sort peut encore leur réserver, et semblent défier la mort; de ces mères éplorées pour qui l'affection publique doit être un des plus grands dédommagemens ; de ces commerçans généreux qui ont perdu les fruits de leur industrie, qui souffrent de l'inactivité de leur génie, du dépérissement de leurs entreprises, et qui se consolent par l'espoir du bien général ; de ces agriculteurs qui, privés de bras nombreux et nécessaires, redoublent de peines, de sueurs et de patience pour conserver la richesse territoriale, principe et substance de toutes les richesses.

Nous ne devons pas retracer ici, Citoyens, l'assemblage affreux des fureurs et des maux qu'enfante la guerre : qui ne connaît, hélas ! son influence funeste et terrible sur les sociétés ? La peinture commune que nous en pourrions faire, troublerait vainement l'opinion publique qui doit être toute entière au bonheur de la paix. Il est donc vrai que le terme des fléaux des combats est enfin arrivé pour nous, que le traité conclu avec l'Empereur est le garant infaillible de la paix de l'Europe. Jouissons à l'avance de tous ses bienfaits..... Auguste paix ! fille chérie de la Divinité, viens répandre une douce sérénité dans nos esprits; dissipe, par la pureté de tes inspirations, les noires vapeurs des passions humaines, et fais de la terre un séjour à l'image du ciel ! Que la concorde, l'industrie et la bienveillance unissent les hommes par une chaîne de félicité. Il t'appartient de faire disparaître ces

êtres malfaisans qui trafiquent des malheurs publics ; il t'appartient d'être la grande régénératrice de la société. Avec toi, la population augmente, la culture des terres fructifie ; le commerce est libre, protégé, agrandi ; la fortune publique se restaure, les arts et les sciences refleurissent, les mœurs se recomposent, les passions s'appaisent, et les hommes existent dans une douce et salutaire harmonie. Sous ton empire, auguste paix, l'abondance circule par-tout, et la vie devient plus précieuse. Tu nous dois tous ces biens, nous en sommes dignes ; et nous saurons les conserver par nos vertus civiles, ainsi que nous avons su les conquérir par nos vertus militaires.

Mais, ô fatalité cruelle ! pourquoi faut-il que le cours de tant de prospérités soit encore suspendu pour nous ? Pourquoi faut-il qu'un espoir plein de charmes soit encore altéré, même pour un seul instant, par la vive indignation qu'un ennemi superbe et ambitieux a trop su rendre légitime ? Quoi ! la coalition succombe, et l'Angleterre est encore debout ! Quoi ! cette puissance s'abuserait au point de prétendre seule braver les foudres de notre liberté, lorsque tous ses auxiliaires en ont été écrasés ! Quoi ! cette puissance qui a voulu s'emparer de notre revolution, et nous la rendre à jamais funeste, se flatterait d'échapper à notre juste ressentiment ! Non, non, ses artifices ne peuvent rester impunis ! Elle tombera elle-même dans l'abyme qu'elle s'efforce de nous creuser. Les intrigues machiavéliques de son gouvernement et de son ministre-roi, n'arrêteront que peu la rapidité de cette chute, qui encore n'aura été que trop tardive. Eh ! quel gouvernement, quel ministre, en cet instant de crise générale, méritèrent davan-

tage la haine de la terre ? Qui plus que la Fra[illegible] peut être autorisé dans ce sentiment pénible ? Ils ont tout offensé en elle, droit naturel, droit des gens, droit politique ; ils ont tout méprisé en elle, foi publique, vertu, malheurs. Tâchons de pénétrer dans les voies tortueuses des homicides trames qu'ils ont employées pour sa destruction ; et jugeons, hommes de tous les partis, s'il est possible que tant de noirceurs trouvent parmi nous des ames indifférentes.

Le gouvernement anglais, jaloux de la supériorité de la France en Europe, semblait depuis un demi-siècle avoir redoublé ses menées insidieuses pour l'abaisser. Il s'acharnait non-seulement à suivre tous les mouvemens généraux de la politique, mais encore tous nos mouvemens intérieurs, pour les diriger à notre plus grand préjudice. C'est dans ces vues qu'il disséminait dans toutes les cours, dans tous les pays, des agens à toutes fins, pour saisir les circonstances pernicieuses ou utiles, pour espioner, corrompre et diviser ; pour décomposer les nations, pour les assujettir à son ambition. C'est dans ces vues qu'il redoubla son activité, dès la naissance de notre révolution, pour en vicier les principes. Alors, à l'instigation de son premier ministre, il adopta un plan d'où sont sorties la plupart des contrariétés douloureuses qui ont fait dévier la révolution de ce cours direct et majestueux que ses plus zélés et ses plus sages directeurs auraient voulu lui conserver sans cesse. En analysant ce plan, on peut le réduire aux vues générales d'affaiblir les puissances du continent, en les divisant, en les tenant constamment en état d'échec et de dissention ; de ruiner les puissances maritimes et de les exclure de l'empire des mers ; aux vues

particulières de destruction de la France par sa révolution, et par la base [illegible] qui fait en cet instant son élève [illegible] du despotisme en Angleterre, et en [illegible] des malheurs préparés, de faire [illegible] sur elle et pour les nations, l'esclavage [illegible] de la liberté.

Les faits les plus [illegible] montrent d'une manière authentique l'e[illegible] de ce plan. La convention de Pilnitz et celles qui l'ont suivie, la coalition presque totale des puissances étrangères, la discordance introduite entre elles pour maîtriser leurs mesures, déconcerter leur projets; les rôles distribués; les cajoleries de la Russie, les duretés de la Prusse, les incertitudes de l'empire et de l'empereur, vraies ou feintes, envers les émigrés et les royalistes; les piéges tendus à tous les partis; l'exécution de la Pologne, la ruine de la Hollande, l'avidité perplexe de la Suisse, les perfidies de l'Italie, les subsides colportés, les puissances faibles de la coalition sacrifiées, les projets de campagne déjoués ou achetés, l'obscurité et la fausseté des négociations, le labyrinthe inextricable de la politique, nos troubles intérieurs, nos guerres civiles dans le midi, l'incendie de Toulon, le sac de Lyon, les ruines de la Vendée, le massacre de Quiberon, les trahisons des chefs, les échafauds de Robespierre et de ses satellites, les réactions sanglantes, les monnaies frauduleuses, l'envahissement du commerce, les modes anglaises si adroitement introduites et si scandaleusement propagées, enfin le deuil de la philosophie et de l'humanité, sont à peine le tableau esquissé des moyens employés pour la consommation de cet œuvre monstrueux, heureusement renversé par les journées de thermidor et de fructidor, par l'ascendant irrésistible

de notre héros, par le courage étonnant de nos armées et l'habileté de leurs chefs.

Un frissonnement d'horreur n'a-t-il pas saisi toutes vos facultés, Citoyens, au seul apperçu de cette série de crimes abominables? la vengeance ne vous paraît-elle pas le plus impérieux des devoirs? Que parlons-nous de vengeances? c'est la justice elle-même, qui, pour remplir ses décrets immuables, veut se servir du formidable bras de la France. En est-il donc parmi nous qui puissent balancer à seconder ses desseins si fortement exposés par l'organe de notre Gouvernement? en est-il donc qui puissent hésiter, lorsque nous sommes tous atteints du sang de la patrie que l'Angleterre a fait jaillir sur nous? Son châtiment peut-il nous embarrasser; Certes, il serait extravagant de considérer l'Angleterre comme redoutable dans l'état d'isolement, où elle se trouve, elle qui ne l'était pas, même retranchée derrière les remparts de la coalition? La mer est le seul qui lui reste, il n'est pas inexpugnable; il n'est rien de tel pour les Français...

Les Grecs inexpérimentés sur les mers, tirèrent, par la seule puissance de leur patriotisme, une marine comme du sein des eaux, et surent y submerger les flottes nombreuses et exercées des Perses. Rome se propose d'enlever à Carthage l'empire de la mer, et de la détruire sur l'élément même de sa puissance: Rome n'avait pas un petit bâtiment armé en guerre, elle manquait d'ouvriers pour la construction des vaisseaux, et Rome en deux mois établit une marine formidable, et sous Duilius, remporte, pour son coup d'essai, une victoire navale sur les Carthaginois, qu'elle mit au dessus de toutes celles qu'elle avait remportées jusqu'alors. Cette victoire

fut suivie de plusieurs autres de même nature ; et Carthage périt. Dans nos temps modernes, des merveilles semblables se sont renouvelées plus d'une fois, et sous le despotisme même de quelques-uns de nos rois, le zèle national et la marine française, en ont fait que l'on peut citer avec honneur. Pourquoi serions-nous donc arrêtés par des difficultés qui n'arrêtèrent ni les Grecs, ni les Romains, ni nos pères? nous qui, comme nous devons le répéter, nous sommes mis en possession, en peu d'années, de l'illustration des siècles, nous qui avons rendu à jamais nos prodiges inimitables? -- C'est assez de conviction. Un plus long doute deviendrait coupable. L'Angleterre est démasquée ; eût-elle été forte, elle est devenue faible ; elle s'est perdue dans l'opinion publique ; elle a brisé les liens qui l'attachaient au continent, et la politique plus éclairée l'abandonne à ses moyens factices. Déjà les menaces imposantes de notre patriotisme inaltérable, ont fait pâlir cette infatiguable ennemie de notre repos. Tout annonce qu'elle va expier les erreurs de son ambition, les remords inséparables du crime ; tout présage que ses destinées vont céder à celles de la France, que le cours de ses malfaisantes prospérités va finir, et le nôtre, et celui de l'Europe, commencer sous les plus heureux auspices.

Arrêtons-nous cependant, Citoyens. La vertueuse indignation qui, en pensant à l'Angleterre, enflamme tout véritable ami du genre humain, nous emporte, sans doute, bien au delà du sentiment doux et paisible, qui doit remplir nos instans en ce jour de fête. Hâtons-nous de nous en pénétrer ; confondons ingénieusement, au nom de la patrie, de la gloire et de l'humanité, no

jouissances présentes, avec nos jouissances à venir, et pour les savourer plus délicieusement, faisons abstraction de tout ce qui peut être étranger aux charmes d'une pacification générale. Persuadons-nous même, il le faut, que la France n'a plus d'ennemis, ni au dehors, ni au dedans. Ah ! un jour de bonheur public est bientôt écoulé ! contribuons donc tous autant qu'il est en nous, et quelles que soient nos passions, ou nos peines secrètes, à en célébrer l'auguste solennité : vos administrateurs, Citoyens, seront heureux et dans leur joie et dans la vôtre, et si vous unissez ce jour avec eux dans votre souvenir, ils auront reçu leur récompense.

Signé CARRET.

A LYON, de l'imprimerie de BALLANCHE et BARRET, aux Halles de la Grenette.